1137

Apollon, pour Mithras, pour Typhon, pour l'O- Béthel, qui lui criaient d'une manière insultante-

Les Égyptiens admettaient deux principes dans le monde : l'un bon et l'autre mauvais ; dans le bon princine ou reconnaissait trois choses, dont l'une avait la qualité et faisait l'office de père, l'autre celui de mère. et le troisième celui de fils. Le père était nommé Osiris, la mère Isis, et le fils Orus. Ils étaient les trois divinités qui étaiant reconnues pour le bon principe. Le mauvais principe était Typhon. Osiris était dans dans le monde ce qu'est dans l'homme la raison et la pensée. Typhon tenait lieu des passions qui répugnent à la raison. Dans le corps humain le hon tempérament venait d'Osiris; les maladies et les indispositions avaient Typhon pour cause. Dans le ciel et dans les éléments, le bon ordre et l'égalité du mouvement représentaient Osiris; et tout ce qui s'écartait de cet ordre était l'image de Typhon. Voilà, selon Plutarque, l'idée que les Égyptiens avaient de la divinité. Tout cela est peut-être d'une invention nouvelle. Mais, quoi qu'il en soit, c'est apparemment selon cette idée qu'Osiris et Isis étaient le père et la mère de toutes choses, que les païens ont donné à Osiris les attributs de presque tous les dieux, et à Isis ceux de toutes les déesses.

Il est très-croyable que les dieux que les Israélites portèrent dans le désert, et dont Amos leur fait des reproches, étaient Osiris et Isis.

Ours, en latin ursus, en grec arctos, en hébreu dob. à cause de l'épaisseur de son poil , dont il est chargé dans toutes les parties de son corps. Il a les ongles fort crochus, et il s'en sert pour monter au plus haut des arbres. Il se nourrit de fruits, de miel, de monches à miel et de chair. On voit des ours blancs dans les pays septentrionaux; on en voit beaucoup en Pologne, en Moscovie, dans la Lithuanie, dans les grandes forêts d'Allemagne. L'on a cru que l'ours mettait ses netits au monde tout informes, et qu'à force de les lécher la mère les perfectionne. Il y a même des écrivains qui dérivent ursus du verbe ordiri, commencer. comme qui dirait orsus , commencé , ébanché : mais c'est une erreur populaire. Les anciens estimaient fort la chair de l'ours. Encore aujourd'hui, la patte de l'ours salée et fumée se sert sur la table des princes. Cet animal, tout grossier et tout stupide qu'il paraît, est capable de discipline; il saute, il danse au son de la trompette, et fait mille petits tours.

L'ours était fort commun dans la Palestine. David lions. Le prophète Élisée ayant maudit les enfants de criture.

Pain. Dans le style de l'Écriture, le pain se prend I mée un pain descendu du ciel; Dieu dit, en la donnant, pour toute sorte de nourriture : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage. Je vous servirai un neu de pain, dit Abraham à ses hôtes. Si Dieu me donne du pain pour vivre, dit Jacob, en faisant son vœu à Béthel. Faites-le venir, afin qu'il mange du pain, invitez-

· Monte, chauve ! monte , chauve! > deux ours sortis de la forêt voisine dévorèrent quarante-deux de ces enfants. Les auteurs sacrés, pour exagérer le transport d'un homme en colère, disent qu'il est outré de douleur et de dépit, comme une ourse à qui l'on a pris

Isaie, décrivant le bonheur du règne du Messie, dit qu'alors on verra le bœuf et l'ours paître ensemble. et les petits de l'un et de l'autre vivre en paix dans une même étable. L'ours marquait le peuple gentil: le bœuf, le peuple juif : ces deux peuples réunis dans l'Église ne formeront qu'un seul troupeau, Daniel. dans la description qu'il fait des quatre grandes monarchies, représente celle des Chaldéens sous l'idée d'une lionne, celle des Perses sous l'idée d'un ours, celle des Grecs sous la figure d'un léopard, et celle des successeurs d'Alexandre-le-Grand sous l'idée d'un animal terrible. L'ours que le prophète décrit avait trois rangs de dents dans la gueule; il désigne principalement Cyrus.

Dans l'Apocalypse, saint Jean nous dépeint les persécuteurs de l'Église sous l'idée d'une bête à sept têtes, ayant dix cornes avec dix diadèmes chargés des noms de blasphèmes. Son corps ressemblait à celui du léopard; ses pieds étaient comme ceux de l'ours, et sa gueule comme celle d'un lion. On croit que cette bête à sept têtes désignait les sept empereurs romains qui ont persécuté l'Église depuis saint Jean l'évangéliste; savoir, Dioclétien, Maximien, Galère, Maximin, Sévère, Maxence et Licinius. Ils réunissaient en leurs personnes la cruauté, la force, la voracité, la malice du léopard, de l'ours et du lion.

L'auteur de l'Écclésiastique dit que la colère de la femme lui change tout le visage : elle prend un regard sombre et farouche comme un ours, son teint devient livide comme un sac. L'ours en colère est terrible. Cet animal, de lui-même, a un regard hideux ; mais quand il est en colère il fait trembler.

Isaïe compare le désespoir des méchants aux rugissements de l'ours : Rugiemus quasi ursi omnes. Le cri de l'ours en fureur est capable d'effrayer les plus in-

OURSE, constellation, Vovez Arcturus,

OUTRE, ou OUDRE, sac de cuir de bouc, dont le poil est en dedans, bien poissé et cousu, dans lequel on conserve l'huile et les autres liqueurs. L'ouverture de l'outre est par une des pattes de l'animal qui en fourdit qu'il a souvent combattu contre des ours et des | nit la matière. Il est souvent parlé d'outres dans l'É-

> qu'il nourrit son peuple de pain, qu'il leur donne du pain en abondance, etc.

Les anciens Hébreux avaient plusieurs manières de cuire le pain. Souvent ils le cuisaient sons la cendre. Abraham sert aux trois anges, qu'il recut dans sa le à venir manger avec nous, etc. La manne est nomest rare, cuisent souvent leurs pains entre deux brasiers de siente de vache allumée, qui brûle d'un seu ient, et cuit le pain tout à loisir. La mie de ce pain est fort bonne, quand on la mange le jour même; mais la croûte est noire et brûlée, et conserve une odeur de ce qui a servi à la cuire. Cela peut aider à expliquer un passage d'Ézéchiel qui choque extrêmement la plupart des auteurs. Voyez l'article Excréments.

PAI

Les Hébreux, et les autres Orientaux, ont encore à présent une espèce de four nommé tannour, qui est comme une grande cruche de grès, ouverte par le haut, dans laquelle ils font du feu; lorsqu'elle est bien échauffée, ils détrempent de la farine dans de l'eau, comme nous faisons pour faire de la colle à châssis ils appliquent cette pâte avec le creux de la main audehors de la cruche, elle s'y cuit dans un instant, et, l'humidité en étant desséchée, elle se détache mince et déliée comme nos gaufres. Les Orientaux tiennent que le four d'Eve était de cette sorte, qu'il fut laissé à Noé, et que de l'eau bouillante qui en sortit, se fit le déluge : rêveries.

Une troisième sorte de pain usitée parmi les Orientaux est celle qui se cuit dans une grande cruche à demi-pleine de certains petits cailloux blancs et luisants, sur lesquels ils jettent la pâte étendue en forme de galettes. Le pain est blanc et de bonne odeur ; mais il n'est bon que le jour qu'on le fait, à moins qu'on n'y mêle du levain pour le conserver plus longtemps. Cette manière est la plus ordinaire dans la Palestine.

Durant toute l'octave de Paques, les Hébreux n'usent que de pains azymes, c'est-à-dire, sans levain, en mémoire de ce qu'au temps de leur sortie d'Égypte ils n'eurent pas le loisir de cuire du pain levé; mais étant sortis en précipitation, ils se contentèrent de cuire des pains sans levain et sous la cendre. C'est ce qu'ils pratiquent encore aujourd'hui avec une exactitude scrupuleuse. Voyez l'article Azymes.

Comme les Hébreux faisaient ordinairement leur pain fort mince, et en forme de gaufre ou de galettes, ou de petits gâteaux, ils ne le coupaient pas avec le couteau, mais ils le rompaient, d'où vient cette expression si ordinaire dans l'Écriture, rompre le pain, pour dire manger, se mettre à table.

On remarque aussi que ceux qui se mettaient en vovage, pour l'ordinaire, faisaient provision de pain, parce qu'alors on ne trouvait ni hôtelleries, ni boulangers dans la Palestine; du moins ils y étaient fort

Pains de proposition, ou, suivant le texte hébreu. pains des faces ; c'étaient des pains qu'on offrait à Dieu tous les samedis, sur la table d'or posée dans le saint. Les Hébreux assurent que ces pains étaient carrés, à quatre faces, et couverts de feuilles d'or. Ils étaient au nombre de douze, en mémoire des douze tribus d'Israël, au nom desquelles ils étaient offerts. Chaque pain était composé de deux assarons de farine : les deux assarons font environ six pintes.

Ces pains de proposition ne se mangeaient que par

Les Arabes, et les autres peuples d'Orient où le bois T les prêtres seuls. Toutefois David en ayant reçu du grand-prêtre Achimelech, en mangea sans scrupule dans la nécessité, et Notre Sauveur se sert de cet exemple pour justifier ses apôtres qui mangeaient des épis, et qui les froissaient le jour du sabbat. Le prêtre Achimelech appelle laicos panes coux dont il est permis à tout le monde de manger, et panes sanctos, ceux dont il n'y a que les prêtres qui mangent.

DAL

Pain de mensonge, C'est un faux pain, un pain qui a l'apparence d'un bon pain, et qui n'est en effet qu'un maevais pain; ce qui est dans l'Écriture un symbole de tous les faux avantages de la vie, de tous les faux biens du monde : « Nourrir quelqu'un d'un pain de douleur, et d'une eau d'affliction sest un hébraisme qui signifie qu'on ne lui donne qu'un peu de pain et un peu d'eau. Voyez II Paralip. xvIII, 26.

Les Juifs ne mangent pas de pain sans prononcer auparavant cette bénédiction : « Sovez béni, ô Adonai c notre dieu, souverain de l'univers qui tirez le pain de la terre. › On appelle cette prière môtsi.

PALME (palma), palmier ou palme; palma, la paume de la main ; palmus, une paume ou un palme, certaine mesure.

Le palme, ou paume, est une mesure de quatre doigts: il revient à l'hébreu tophac, qui contient trois nouces, trente-sent quatre-vingt-neuvièmes de pouce.

Le palmier était un arbre fort commun dans la Palestine. Les liébreux l'appelaient thamar, et les Grees phænix. Les plus beaux et les meilleurs palmiers étaient aux environs de Jéricho et d'Engaddi. Il y en avait aussi beaucoup le long du Jourdain, et vers Scythopolis. Jéricho est quelquefois nommée la ville des naturiers. Outre les dattes, le palmier porte aussi une sorte de miel, qui n'était guère moins bon que le miel ordinaire; et on en tirait un vin qui était d'un très-grand usage dans tout l'Orient. Saint Chrysostôme et Théodoret, croient que c'est ce vin de palmier, que Moise a voulu exprimer sous le nom de

Il est dit dans Job (xix, 18) : Sicut palma multiplicaho dies : Je multiplierai mes jours comme ceux du palmier. Quelques anciens lisent : Je vivrai aussi long-temps que le phénix, ou je multiplierai mes jours comme le phénix ; mais l'hébreu porte : Je multiplierai mes jours comme le sable. On a déja vu que le gree phænix signifie un palmier; il signifie aussi un phénix et un Phénicien. Voyez la Dissertation de Calmet sur cet endroit, imprimée avec notre commentaire sur

Le palme, ou la branche du palmier, est un symbole de victoire ; et dans les cérémonies de réjouissance , comme quand on recevait un conquérant dans une ville, on portait des palmes devant lui. On envoyait aussi une branche de palmier d'or aux rois de Syrie, comme une espèce de tribut ou de présent. Ils appelaient cela en grec baina. Or en offrait aussi au temple de Jérusalem. Je pense que tous ces usages viennent des Grees, car, je n'en remarque rien dans l'Ancien Testament avant les Machabées.

1140

par le second livre des Paralipomènes ; les palmiers de la plaine de Jéricho sont fameux dans toute l'Écriture, et dans les auteurs profanes.

Dans le temple de Jérusalem, Salomon fit faire des colonnes ou des pilastres en forme de palmiers , apparemment à l'initation des Égyptiens, qui avaient dans leurs temples, de pareilles colonnes. Voy. Hérodote, livre II., chap. 169.

Paon (pavo), en hébreu thuchiim. Les interprètes s'accordent assez sur la signification de ce terme. Les Septante ne l'ont point exprimé dans leur traduc-

Le paon, est un oiseau de basse-cour, remarquable par la beauté de son panache : il a la queue fort grande, diversifiée de plusieurs couleurs, et chargée de plusieurs marques, de distance en distance, en forme d'yeux. Il a sur la tête un petit bouquet comme un arbre chevelu. Ses ailes sont mèlées d'une conleur d'azur et d'or; son cri est très-perçant et très-désagréable. On dit qu'il a la tête de serpent, la queue d'ange et la voix de diable. Ses pieds sont malpropres, et ne répondent point à la beauté de son plumage, au printemps surtout, il fait la roue pour se mirer dans sa queue, dont l'éclat est redoublé par celui de la lumière, qui n'embellit pas seulement ses couleurs, mais qui les multiplie.

Papier (papurus). Le papurus est une plante ou une espèce de jone qui vient en Égypte sur les bords du Nil. Les Égyptions s'en servaient à différents usages, comme à faire des paniers, des souliers, des habits, de petits bateaux pour voyager sur le Nil, du papier à écrire. On dit même que la partie du papyrus, qui est le plus près de la racine, est bonne à manger. Isaïe parle d'une espèce de navire ou de petite barque de papier, faite en forme de tête, où les Égyptiens mettaient une lettre, par laquelle ils donnaient avis à ceux de Biblos, de la découverte de leur dieu Adonis, que l'on pleurait comme mort. On l'envoyait par la Méditerranée, et l'on faisait accroire au peuple, qu'elle arrivait en l'espace de sept jours à Biblos, sur les côtes de Phénicie, qui était à plus de quatre-vingts lienes de l'Égypte. Le terme hébreu gomé, dont se sert Isaie, signifie un jone, un roseau; et Moise se sert du même terme pour marquer la matière du petit vaisseau, dans lequel ses parents l'exposèrent au bord du Nil.

Quant au papier à écrire, dont se servaient les anciens, et qui était fort différent de ce lui dont nous nons servons, il était composé de feuilles du papyrus dont nous venons de parler, d'où lui est venu le nom de papier. Voici de quelle manière on le mettait en œuvre. Le tronc du papyrus est composé de plusieurs feuilles posées l'une sur l'autre, que l'on détachait et que l'on séparait avec une aiguille. On les étendait ensuite sur une table monillée à la longueur et à la largeur que l'on voulait donner à la feuille de papier. Par-dessus ce premier lit de feuilles de papier, on let d'une caducité extrême. Vossius croit néanmoins

La ville des Palmes, c'est Jéricho, ainsi qu'on le voit T mettait une couche de colle très-fine, ou simplement de l'eau du Nil boueuse et échauffée, sur laquelle on rangeait un second lit de feuille de papier; puis en laissait sécher le tout au soleil. Les feuilles les plus proches du cœur de la plante sont les plus fines, et font le papier le plus estimé. On en faisait le papier fin nommé papurus Augusta, à cause de l'empereur Auguste. Les feuilles qui étaient immédiatement sur ces premières, faisaient un papier moins fin, qui s'appelait papyrus Julia , à cause de l'impératrice Julie. Enfin , l'empereur Claude, en ayant inventé une manière encore moins fine, on lui donna le nom de papyrus Claudia. On peut voir cette matière traitée à fond par

> Il y a beaucoup d'apparence que c'est le papier d'Égypte qui est désigné en quelques endroits de l'Écriture par charta et liber; et que les volumes anciens n'étaient que de papier d'Égypte. On commença à se servir de vélin ou de parchemin assez tard. Ce furent les rois de Pergame qui le mirent en usage, y étant contraints par la nécessité : car les rois d'Égypte ayant défendu le transport du papier hors de leur pays, ceux de Pergame furent contraints de se servir de peaux d'animaux préparées pour écrire, et pour composer la bibliothèque qu'ils voulaient dresser, à l'imitation de celle des Ptolémées. On fit avec ces membranes, des livres de deux sortes : les uns en rouleaux, faits de plusieurs feuilles cousues ensemble bout à bout, et écrites seulement d'un côté; et les autres, de plusieurs feuilles liées ensemble l'une auprès de l'autre, et écrites des deux côtés, comme sont nos livres ordinaires. Je donte néanmoins que la chose soit ainsi : je ne trouve nulle part que l'on composat de longs rouleaux de simple papier; cette matière n'est pas assez solide ni assez ferme, pour être ainsi cousue bout à bout. Il est bien plus croyable que ces rouleaux étaient faits de peaux ou de vélin, comme ils le sont encore aujourd'hui. Diodore de Sicile rapporte que les Perses écrivaient autrefois leurs registres sur des peaux, et Hérodote parle des peaux de moutons et de boues employées par les anciens Ioniens pour écrire dessus. Les prophètes Isaie, Jérémie et Ézéchiel, parlent expressément de ces rouleaux; le livre de la loi que l'on trouva sous Heleias, était apparemment de même écrit sur du vélin, ainsi que co lui dont parle Job en ces termes : Qui me aonnerquelqu'un pour m'entendre, afin que mon juge écrire un livre et que je le porte sur mes épaules, et que je le mette sur ma tête comme une couronne?

Il faut donc dire que le roi de Pergame perfectionna simplement les peaux, et qu'il les fit préparer d'une manière qui était si commode, qu'on ne se mit plus en peine d'avoir du papier d'Égypte. En effet, le vélin est d'un bien meilleur user que le papier d'Égypte; tout ce que nous avons de plus anciens manuscrits, latins ou grecs, sont écrits sur du vélin ; à peine reste-t-il dans les archives quelques anciens titres écrils sur du papier d'Égypte, et encore sont-ils à demi-usés

Enfin , quant au papier dont nous nous servons aujourd'hui, et qui est composé de drapeaux et de linges pourris, broyés, réduits en bouillie, et puis étendus et mis en feuilles, l'usage n'en est pas bien ancien. Il n'en est pas expressément parlé, que nous sachions, avant le temps de Pierre-le-Vénérable, abbe de Clugny, qui vivait il y a cinq cents ans. Ainsi ce ne peut être de cette espèce de papier qu'il est parlé dans l'Éeriture sous le nom de charta.

PAQUE ou PASQUES (pasqua). Ce terme est hébreu, et signifie passage. Les Juiss prononcent pesach. Quelques-uns ont voulu le dériver du grec pascho, je souffre, comme par allusion à la passion de Jésus-Christ : mais sa vraie étymologie est le verbe hébreu pasach, passer, sauter. On donna le nom de Pâque à la fête qui fut établie en mémoire de la sortie d'Égypte, à cause que la nuit qui précéda cette sortie, l'ange exterminateur, qui mit à mort les premier-nés des Égyptiens, passa les maisons des Hébreux sans y entrer, parce qu'elles étaient toutes marquées du sang de l'agneau qu'on avait immolé la veille, et qui, pour cette raison, est appelé agneau pascal.

Le nom de paque se prend dans l'Écriture, 4° pour le passage de l'ange exterminateur; 2º pour l'agneau pascal; 5° pour le repas où on le mangeait; 4° pour la fête instituée en mémoire de la sortie d'Égypte et du passage de l'ange exterminateur; 5° pour toutes les victimes particulières qui s'offraient durant la solennité pascale ; 6° pour les pains sans levain dont on usait pendant toute l'octave de la Paque; 7º pour toutes les cérémonies qui précédaient et qui accompagnaient cette fête.

PARABOLE. Ce terme est formé du grec parabolè, qui vient du verbe paraballein, qui signifie comparer quelque chose, en faire le parallèle et la comparaison avec une autre chose. Dans l'Écriture on confond assez souvent la comparaison, la similitude, la parabole, la manière de parler sentencieuse, par proverbe, par sentence, par similitude. Ce que nons appelons les Proverbes de Salomón, et qui sont des maximes et des sentences morales, sont appelées par les Grecs Paraboles de Salomon.

Les prophètes se sont servis de paraboles, pour rendre plus sensibles aux princes et aux peuples les menaces ou les promesses qu'ils leur faisaient.

Notre Sauveur, dans l'Évangile, ne parle guère autrement aux peuples qu'en paraboles. Il en usait ainsi afin de vérifier la prophétie d'Isaïe, qui portait que ce peuple verrait sans connaître, ouirait sans entendre, et qu'il demeureraît dans son endurcissement et dans son aveuglement au milieu des instructions qu'il recevrait. S. Jérôme remarque que cette manière d'instruire et de parler par similitudes et par paraboles est commune parmi les Syriens, et surtout parmi les peuples de la Palestine. Il est certain que les anciens

l'usage du vélin bien plus ancien que les rois de Perment, que l'on soupconne être de véritables histoires. comme celle du mauvais riche et de Lazare, celle du Samaritain qui trouva sur le chemin de Jéricho un homme blessé par les voleurs, celle de l'enfant prodigue. Il v en a d'autres où Jésus-Christ semble faire allusion à quelques points d'histoire de ce temps-là.

> PARACLET, en grec paracletos, ou, selon une autre prononciation de l'eta en iota, paraclitos. Ce nom signifie celui qui exhorte, qui défend, qui console, qui prie et intercède pour un autre. On donne communément le nom de paraclet au Saint-Esprit, et Notre-Seigneur le lui a souvent donné. Jésus-Christ lui-même se nomme aussi paraclet ou consolateur, lorsqu'il dit : Je prierai le père, et il vous donnera un autre paraclet, afin qu'il demeure toujours avec vous. Et S. Jean l'évangéliste dit que nous avons un avocat (en grec un paraclet) auprès du Père : et cet avocat, ce paraclet, ce défenseur, ce médiateur, est Jésus-Christ, qui est la victime de propitiation pour nos péchés. Mais, comme nous l'avons dit, le nom de paraclet est principalement affecté à la personne du Saint-Esprit. Voyez S. Jean xiv, 26; xv, 26; xvi, 7.

> Paradis. Ce terme vient de l'hébreu, ou plutôt du chaldéen pardes, dont les Grecs ont fait paradeisos. et les Latins paradisus. Selon la force de l'original, il signifie proprement un verger, un lieu planté d'arbres fruitiers, et quelquefois un bois de futaie. On trouve ce nom dans trois endroits du texte hébreu de l'Ancien Testament, Les Grees ont reconnu que le terme paradisus leur venait des Orientaux, des Perses, qui nommaient paradisus leurs jardins à fruits et leurs parcs, où ils nourrissaient toutes sortes d'animaux sauvages. Xénophon et les autres auteurs grecs se servent assez souvent du même terme en ce sens.

> Les Septante se sont servis du terme paradeisos en parlant du jardin d'Éden, que le Seigneur planta au commencement du monde, et où il plaça Adam et Eve; et ce fameux jardin est connu communément sous le nom de paradis terrestre. On forme bien des difficultés sur sa situation. Quelques-uns ont cru que le paradis terrestre p'avait jamais existé, et qu'on doit expliquer allégoriquement tout ce qui en est dit dans l'Écriture ; d'autres ont cru qu'il fallait le placer hors do monde. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait été au commencement, c'est-à-dire, avant les autres êtres matériels. On l'a placé dans le troisième ciel, dans le ciel de la lune, dans la lune même, dans la movenne région de l'air, au-dessus de la terre, sous la terre, dans un lieu caché, et éloigné de la connaissance des hommes, dans le lieu qu'occupe aujourd'hui la mer Caspienne sous le pôle arctique, et à l'extrémité du

Il n'y a presque aucune partie du monde où l'on ne l'ait été chercher : dans l'Asie, dans l'Afrique, dans l'Europe, dans l'Amérique, dans la Tartarie, sur les bords du Gange, dans les Indes, dans la Chine, sages affectaient, s'il est permis de le dire, cette sorte dans l'île de Ceylan, dans l'Arménie, sous l'équateur, dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans

la Perse, dans la Baylonie, dans l'Arabie, dans la Pa- Pres des rois de Juda et d'Israël qui sont cités si sonlestine, dans l'Éthiopie, où sont les montagnes de la lune, aux environs des montagnes du Liban, de l'Antiliban et de Damas. M. Huet, ancien évêque d'Avranches, le place sur le fleuve que produit la jonction de l'Euphrate et du Tigre, qu'on appelle aujourd'hui fleuve des Arabes, entre cette jonction et la division que fait ce même fleuve avant d'entrer dans la mer Persique. Il le met sur le bord oriental de ce fleuve, lequel étant, dit-il, considéré selon la disposition de son lit, et non pas selon le cours de son eau, se divisait en quatre têtes ou quatre ouvertures différentes. Ces quatre branches sont quatre fleuves : deux audessus, savoir l'Euphrate et le Tigre ; et deux au-dessous, savoir, le Phison et le Géhon. Le Phison est. selon lui, le canal occidental, et le Gehon, le canal oriental du Tigre, qui se décharge dans le golfe Persique. On dit que M. Bochard était à peu près dans le même sentiment, comme on le recueille de quelques endroits de ses écrits.

D'autres habiles gens ont placé le paradis terrestre dans l'Arménie, entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe et du Phasis, que nous crovons être les quatre sleuves désignés par Moïse. L'Euphrate est bien exprimé dans Moïse. Le Chidhel est le Tigre, nommé encore aujourd'hui Diglito. Le Phasis est le Phison ; la ressemblance des noms est sensible. Le Géhon est l'Araxe. Araxès, en grec, signific impétueux, de même que Géhon en hébreu; et on ne connaît dans le monde aucun fleuve plus rapide que l'Araxe.

Le pays d'Eden était dans ce pays-là , autant qu'on en peut juger par quelques vestiges qui en sont restés dans les livres saints. Le pays de Chus est l'ancienne Scythie, située sur l'Araxe. Hévila est apparemment la Colchide, pays très-célèbre par son or. On peut voir le Commentaire de D. Calmet sur la Genèse, chap. 11, § 8, où il a essayé d'établir ce sentiment par toutes les preuves qu'il a pu ramasser. Des voyageurs qui ont été dans ces pays rendent témoignage de leur fertilité; et c'est encore aujourd'hui la tradition de ces peuples que le paradis terrestre était dans leur province.

Dans les livres du Nouveau Testament, le mot de varadis se met pour un lieu de délices où les âmes des bienheureux jouissent de la béatitude éternelle. Ainsi, Jésus-Christ dit au bon larron : Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis, c'est-à-dire, dans le séjour des bienheureux.

Paraliponènes. Nous donnons ce nom à deux livres historiques de l'Écriture, que les Hébreux appellent Dibréiamim, les paroles des jours, ou les journaux ; d'autres les citent sous le nom de chroniques. Le nom de Paralipomènes est pris du grec, et signifie les choses omises , comme si ces livres étaient une espèce de supplément qui nous apprit ce qui est omis ou trop abrégé dans les livres des Rois et dans les autres livres de l'Ecriture; et, en effet, on y trouve diverses particularités qu'on ne lit point ailleurs. Mais il ne faut pas croire que ce soient les journaux ou mémoivent dans les livres des Rois et des Paralipomènes; ces anciens journaux étaient bien plus étendus que ce que nous avons ici, et les livres mêmes des Paralipomènes renvoient à ces mémoires, et nous en rapportent de longs extraits.

On ne connaît point l'auteur de ces livres.

PARANYMPHE. Ce terme, suivant la force du grec paranymphos, signifie celui qui est auprès de l'époux. l'ami de l'époux, celui qui fait les honneurs de la noce. et qui conduit l'épouse chez l'époux. Les rabbins disent que le principal devoir du paranymphe était d'observer que l'époux et l'épouse ne se fissent aucune fraude dans ce qui regarde le sang qui était la marque de la virginité de l'épouse, et dont parle Moise (Deut. ххи, 44, 45), de peur que l'époux ne supprimat le linge où ce sang paraissait, ou que l'épouse n'en supposât de faux. Saint Jean-Baptiste dit qu'il y a bien de la différence entre l'époux et le paranymphe : l'époux est celui qui a l'épouse, et pour qui se fait le mariage; le paranymphe, ou l'ami de l'époux, se contente d'exécuter les paroles de l'epoux. Il se réjouit de lui obéir ; Qui habet sponsam , sponsus est ; amicus autem sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Parmi les Grecs, le paranymphe gardait la porte du lit nuptial, et avait soin de toute l'économie du repas et des autres réjouissances. Il y en a qui croient que l'architrictinus, dont il est parlé dans l'Évangile à la cérémonie des noces de Cana, était le paranymphe. Saint Gaudens de Bresse assure, sur la tradition des anciens, que pour l'ordinaire le président du festin nuptial était pris du nombre des prètres, afin qu'il côt soin qu'il ne s'y commit rien de contraire aux lois et à la bienséance. Cétait lui qui réglait l'ordre des officiers et la disposition du repas. Vovez ci-devant l'article Mariage,

Parascève est un mot grec qui signifie préparation. Les Juis donnent le nom de parascère au vendredi ; parce que, n'étant pas permis de préparer à manger le jour du sabbat, ils en préparent le jour précédent. Saint Jean dit que le jour du vendredi, auquel Jésus-Christ souffrit la mort, était la parascève de la paque, parce que la pâque se devait célébrer le lendemain. Saint-Matthieu désigne le jour du sabbat, ou du samedi. par ces mots : Le jour qui suivit la parascère. Tous les Evangélistes remarquent qu'on se hâta de descendre Jésus de la croix, de le mettre dans le tombeau le plus voisin, parce que c'était la parascève au soir, et que le sabbat allait commencer aussitôt après le coucher du soleil ou le lever des étoiles.

Parruas. L'usage des parfums stait fréquent parmi les Hébreux, et en général parmi Jes Orientaux, avant qu'il fût connu des Grecs et des Romains. Pline dit qu'on ignore qui est le premier auteur des parfums, et qu'on ne le connaissait point encore au temps du siège de Troie. Ovide attribue l'honneur de cette invention à Bacchus. Arnobe soutient qu'ils étaient inconnus dans les temps héroïques; mais du temps de Moïse ils devaient être connus en Egypte, paisqu'il

1145 parle de l'art du parfumeur, qu'il donne la composi- lement les fautes extérieures et légales. Il faut donc tion de deux espèces de parfums, dont l'un devait être offert au Seigneur sur l'antel d'or qui était dans le saint, et l'autre était destiné à oindre le grand-prêtre et ses fils, de même que le tabernacle et tous les vases qui étaient destinés à son service.

Le premier de ces parfums était composé de stacté, d'onyx ou d'ongle odorant, de galbanum, d'encens; le tout de poids égal. Ce parfum était une chose sacrée et inviolable ; et il était défendu, sous peine de la vie, à quelque homme que ce fût, de s'en servir pour son usage. On en portait tous les matins et tous les soirs sur l'autel d'or qui était dans le saint : c'était la fonction d'un des prêtres de semaine. C'est ce parfum que Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, allait offrir , lorsque l'ange lui apparut , et lui prédit la naissance du précurseur du Messie.

L'autre espèce de parfum, qui était plutôt un onguent pour oindre les prêtres et les vases sacrés du tabernacle, était composé de la myrrhe la plus excellente, du poids de cinq cents sicles; de cinnamome, da poids de deux cent cinquante sicles; de canne aromatique, pareille quantité : de casse aromatique, du poids de cinq cents sieles ; et d'un hin d'huile d'olive. Le tout étant bien mêlé servait à faire un onguent précieux dont on oignit Aaron et ses fils et tout ce qui appartenait au tabernacle. Mais on croit que l'on n'oignit plus dans la suite les successeurs d'Aaron, parce que, leur dignité étant successive, cette onction ne paraissait vas nécessaire. Dicu avait réservé cette onction ou ce parfum à son service ; et quiconque en aurait fait pour soi, ou pour d'autres, était exterminé du milieu de son peuple. Il est parlé de l'autel des parfums à l'article Autel des Parfums.

Les Hébreux avaient aussi des parfums qu'ils employaient pour embaumer les morts. On n'en connaît pas distinctement la composition; mais on sait que pour l'ordinaire ils y employaient la myrrhe, l'aloès, et d'autres drogues fortes et astringentes , propres à empêcher la puanteur, l'infection et la corruption, et par conséquent salées, acres et astringentes. On peut voir ce que dit Hérodote de la manière dont les Égyptiens embaumaient les corps : car il semble que c'est des Égyptiens que les Hébreux avaient pris cet usage.

Outre les parfums dont nous venons de parler, il y en a encore d'autres qui nous sont connus par l'Écriture. PARJURE. La loi de Dieu condamne sévèrement le parjure, les faux serments, les vœux, les promesses faites sans dessein de les exécuter, ou les serments faits au nom des faux dieux. Le parjure ofsense la vérité et la justice de Dieu même; il insulte en quelque sorte à sa puissance et à sa majesté, en le prenant à témoin de son mensonge, et se couvrant de son nom redoutable pour mal faire. Voyez Philon, De decem præceptis et De specialibus legibus. Moïse, dans le Lévitique, semble assigner des sacrifices pour expier le parjure; ce qui est contraire à saint Paul, qui assure que les sacrifices et les cérémonies légales

ne remettaient point les péchés intérieurs, mais seu

dire que ces sacrifices, ordonnés par Moïse, ne regardent que l'ignorance et la précipitation de celui qui aura promis trop légèrement, ou seulement le serment ou la promesse secrète; ou qu'il suppose que celui à qui il ordonne d'offrir un sacrifice a déjà expié sa faute intérieure par une parfaite contrition, et que le sacrifice extérieur qu'il prescrit n'est, pour ainsi dire, qu'afin de satisfaire aux fautes qu'il avait pu commettre, en s'approchant des choses saintes étant dans un état de souillures. On sait d'ailleurs que le faux serment prononcé en public et devant le juge ne se remettait point par des sacrifices, même selon Moïse. Il était puni par la sentence des juges lorsque le coupable était convaincu : Portabit iniquitatem suam. Ce que l'on entend ordinairement de la peine de mort. Vovez Lévil. v, 1; xix, 8; xx, 17, 19, 20; xxiv, 15. Nomb. ix, 13; xv, 31.

PAS

Parvis, en hébreu chazer, en latin atrium. L'on donne le nom de parvis aux grandes cours qui étaient dans le temple de Jérusalem. La première de ces cours était nommée le parvis des gentils, parce que les gentils pouvaient entrer jusque-là; mais il ne leur était pas permis d'entrer plus avant. Le second parvis était nommé le parvis d'Israël, parce que tous les Israélites, pourvu qu'ils fussent purifiés, avaient droit d'y entrer. Le troisième parvis était celui des prêtres, où était l'autel des holocaustes, et où les prêtres et les lévites exercaient leur ministère. Les simples Israélites qui voulaient offrir des sacrifices au Seigneur pouvaient amener leurs victimes jusque dans l'intérieur de ce parvis ; mais ils ne pouvaient passer un certain mur de séparation qui coupait ce parvis en deux, et les laïques se retiraient quand ils avaient remis leurs hosties et leurs offrandes au prêtre, ou qu'ils avaient fait leur confession, en mettant les mains sur la tête de la victime, si c'était un sacrifice pour le péché.

Quant à la forme, aux ornements et aux dimensions des parvis du temple, on peut voir l'article Temple, et les plans qu'on en a donnés.

Pas, passus. Le pas est une mesure de cinq pieds géométriques. Il y a cent vingt-cinq pas dans un stade, et deux mille cinq cents pas ou trois mille pas

Passereau, passer, en hébreu, tzipphor. Ce terme hébreu se prend non seulement pour le moineau, mais aussi pour toutes sortes d'oiseaux purs, c'est-àdire, dont la loi ne défend pas l'usage. Les rabbins Kimchi, Pomarius et Aquinas prétendent même qu'il signifie généralement toutes sortes d'oiseaux. C'est ce qui est fort bien confirmé par Bochart. Mais il montre qu'il signifie en particulier le moineau. Dans la plupart des passages où se trouve le nom de passer, il faut entendre un oiseau en général. Par exemple, Transmigra in montem sicut passer: Sauvez-vous dans la montagne comme un oiseau. On sait que le moineau n'est pas un oiseau de montagnes. Et ailleurs: J'ai veillé, et j'ai été comme le passereau solitaire sous le toit. Il faut l'entendre du hibou, qui se cache sous 1148

le toit des maisons. Et encore : Gedri Libani, illie pas- Ammon, divinité des Égyptiens ; et qu'ils tuaient inseres nidificabunt; Les moineaux ne vont pas nicher sur les cèdres du Liban. Dans ces endroits, passer signifie donc un oiseau en général.

Il y a un passage fameux dans le Lévit. (xrv. 4), où Moise ordonne à celui qui est déclaré nettoyé de sa lèpre de présenter au prêtre, à l'entrée du tabernacle. deux passereaux vivants, et dont il est vermis de manger. ou plutôt deux oiseaux purs et vivants; car si ce sont nécessairement des passereaux, pourquoi ajouter qu'ils doivent être de la nature de ceux dont on peut manger? comme s'il y en avait de deux sortes. Ainsi les Septante lisent simplement des oiseaux ; et l'interprète d'Origène, deux poules. Le lépreux devait donc apporter deux oiseaux purs à la porte du tabernacle, avec un bouquet fait de branches de cèdre et d'byssope, liées par un ruban d'écarlate. On remplissait d'eau un vase de terre, puis le prêtre prenaît un des petits oiscaux, et l'attachait avec le ruban d'écarlate au bouquet de cèdre et d'hyssone, la tête du côté du manche, et la queue et les ailes du côté de la nartie du bouquet qui devait être plongée dans l'eau. Le lépreux prenait l'autre oiseau, le sacrifiait, faisait couler son sang dans l'eau préparée dans un vase : puis le prêtre trempait le bouquet de cêdre et d'hyssope, avec l'oiseau vivant, dans l'eau mêlée de sang, et en faisait des aspersions sur le lépreux guéri : après quoi il mettait en liberté le petit oiseau, qui avait été teint du sang de son compagnon. La même cérémonie se pratiquait lorsque le prêtre purifiait une maison où il avait paru quelque tache de ce que l'on appelait lèure des maisons, Il y avait encore d'autres sacrifices d'oiseaux que la loi ordonnait principalement en faveur des plus pauvres : mais l'espèce des oiseaux était fixée. Moise avait expressément demandé des colombes. Vov. (Lévitique, 1, 15; v. 8.) ce qui a été dit sous l'article Colombe.

Pasteurs. Lorsque le patriarche Joseph fit venir son père et ses frères en Égypte, il leur recommanda de dire à Pharaon qu'ils étaient pasteurs de brebis afin qu'on leur donnat pour demeure la terre de Gessen, parce que, dit Josèphe, les Égyptiens ont en horreur les pasteurs de brebis : Onia detestantur Eauntii omnes pastores ovium. On demande d'où venait cette haine des Égyptiens contre les pasteurs de brebis. On en donne ordinairement deux raisons la première, que les Hébreux qui paissaient les brebis ne se faisalent nul scrupule de les tuer, de les manger de les immoler à leur dieu; au lieu que les Égyptiens adoraient et les brebis, et les chèvres, et tous les animany de cette espèce, et auraient cru commettre un grand crime de les immoler et de les faire mourir. Diodore de Sicile (liv. 1) dit que les brebis sont dans une très-grande vénération dans toute l'Égypte; et Strabon (liv. VII) assure qu'on ne les immolait que dans le seul nome de Nitrie, on dans celui de Mendèse, selon Hérodote (liv. II, chap. 49).

agneaux et des brebis, comme pour insulter à Jupiter à une imitation du nom des premiers pères de l'Aucten

différemment les bœufs , comme pour faire injure au hœuf Apis : Cæso ariete velut in contumeliam Ammonis : bos quoque immolatur, quem Agyptii Apim colunt. Mais tout cela ne prouve pas que la qualité de pasteurs de bœufs fût odicuse par elle-même aux Egyptiens, ainsi que l'Écriture l'insinne : cette qualité au con traire aurait dù les rendre chers à ces peuples, s'ils n'avaient pas tué ces animaux ; comme dans le nome de Mendêse, les gardiens de chèvres sont honorés, parce que le boue est la divinité lavorite de ce canton.

Il faut donc chercher une autre cause de cet éloignement que les Égyptiens avaient des bergers de brebis. Manéthon raconte (voyez Josèphe, lib. I, contre Appion) qu'une armée d'étrangers, venus du côté de l'Arabie ou de l'Orient, fit irruption dans l'Égypte ; et l'avant trouvée sans défense, ils la soumirent par force, et eurent des rois dans la basse Égypte pendant environ cinq cent onze ans; après quoi les rois de la Thébaide et du reste de l'Égypte leur firent une longue guerre, et les chassèrent enfin du pays. La race de ces princes s'appelait hic-sos, c'est-à-dire, rois pasteurs. Les uns disent qu'ils étaient Arabes, dit Manéthon; mais on lit dans d'autres livres qu'ils étaient non rois, mais captfis; car en égyptien, hie, quand il se prononce comme hoc, signifie un captif, etc. Cette raison de la haine des Égyptiens contre les pasteurs paraît plus plausible. Mais quoi qu'il en soit du metif, la chose ne souffre pas de difficulté.

Abel était pasteur de brebis, selon Moïse; et la plupart des auciens patriarches ont suivi la même profession. Lorsque les hommes commencèrent à se multiplier et à se distinguer entre eux par la diversité de leurs métiers et de leurs emplois, Jabel, fils de Lamech le bigame et d'Ada, fut reconnu pour père et instituteur des pasteurs et des nomades, dont la demeure était dans des tentes : Fuit pater habitantium in tentoriis, ataue pastorum.

Dieu prend quelquefois le nom de pasteur d'Israël, de même que les rois, dans l'Écriture et dans les anciens, sont qualifiés pasteurs des peuples ; et les peuples abandonnés sont comparés à un troupeau sans pasteur. Isaïe dit que le Messie paltra son troupcau ; Dieu appelle Cyrus son pasteur; les prophètes invectivent souvent contre les pasteurs d'Israël, contre les rois qui se repaissent eux-mêmes, qui abandonnent leurs troupeaux, qui les accablent et les maltraitent, qui les séduisent et les égarent. Voyez surtout Ézéchiel

Patriarches. On donne ce nom aux anciens pères qui ont vécu principalement avant Moïse, comme Adam, Lamech, Noé, Sem, Phaleg, Héber, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Lévi, Siméon et les autres fils de Jacob, et les chefs des douze tribus. Les Hébreux les nomment princes de tribus, ou chefs des pères, rosché abot. Le nom de patriarche vient du grec patriarcha, Tacite remarque que les Israélites immolaient des qui signifie chef de famille. C'est par une extension et nom de patriarche aux évêques des premières églises C'Orient, comme Antioche, Alexandrie, Jérusalem et Constantinople; comme aussi aux principaux fonda-Benoft, saint Augustin, etc.

PEAUX. Nos premiers pères, après leur péché, s'étant aperçus de leur nudité, se firent des ceintures avec des feuilles de figuier cousues ensemble. Mais peu de temps après, Dieu leur donna des tuniques de peaux, et les en revêtit : Fecit eis tunicas pelliceas, et induit eos. Quelques anciens, par ces tuniques de neaux, ont entendu des écorces d'arbres. D'autres traduisent l'hébreu par : « Il leur fit des tuniques pour couvrir leurs peaux ; » le chaldéen : « Il leur fit des habits d'honneur pour couvrir leur chair. >

Moise abandonne aux prêtres les peaux des victimes, et c'était un de leurs principaux revenus; mais lorsque la victime s'offrait pour le péché du prêtre, la peau s'en brûlait hors du camp ou hors de la

Les tentes, anciennement, étaient composées de neaux : pelles terræ Madian, les tentes des Madianites , Pelles Salomonis, les tentes du roi Salomon. L'arche du Seigneur était logée dans une tente couverte de peaux; cium arca Dei posita sit in medio pellium. Le Psalmiste compare le ciel à une vaste tente de peaux : Extendens cœlum sicut pellem : Mes tentes ont été renversées tout d'un coup; Repente vastata sunt tabernacula mea, subitò nelles mea,

Les gens de campagne se revêtaient assez souvent d'habits de peaux; et on trouve les peaux dans les dénombrements des habits du peuple. Les prophètes, et ceny qui faisaient profession d'une austérité particulière, portaient des ceintures de cuir; Élie et saint Jean-Baptiste en portaient de cette sorte : zona pellicea | mettre ces histoires parmi les erreurs de l'ancienne circa lumbos ejus.

Les Philistins ayant été frappés de l'incommodité des hémorroïdes pour avoir enlevé l'arche du Seigneur se firent des siéges de peaux ; fecerunt sibi sedes pelliceas, apparemment pour s'asseoir plus mollement. Ce passage n'est ni dans l'hébreu, ni dans le chaldéen, ni dans un bon nombre d'éditions des Septante; mais dans d'autres, on le lit de même que dans la Vul-

Pénagogue, Ce terme, en notre langue, emporte une espèce d'idée de mépris. Quand on dit un pédagaque sans addition, cela marque un pédant qui prend sur les autres un air d'autorité qui ne lui convient point. Chez les anciens, il n'en était pas ainsi. Un pédagogue, chez eux, était un homme à qui ils dounaient le soin de leurs enfants, pour les conduire, les garder, et même leur donner les premières instructions. Cette qualité de pédagogue répondait à peu près à ce que nous appelons un gouverneur, chargé d'accompagner toujours un enfant pour lui apprendre à vivre, et former ses mœurs en toutes rencontres.

Soint Paul, parlant aux Corinthiens, leur dit que, quand ils auraient dix mille pédagoques en Jésus-Christ,

Testament, que l'on donne dans l'Eglise chrétienne le T ils n'auraient pas néanmoins plusieurs pères. Que pour lui, il est leur père dans la foi, puisqu'il les a engendrés dans l'Évangile. Le pédagogue, si l'en veut, aura de l'ascendant sur son élève ; il prendra sur lui un air teurs des ordres religieux, tels que saint Basile, saint d'autorité, mais il n'aura jamais le naturel et la tendresse d'un père.

Dans l'Épitre aux Galates, il dit que la loi est le pédagoque des chrétiens; elle les a conduits à Jésus-Christ; elle le leur a fait voir dans les Écritures, dans les figures et dans les prophéties de l'Ancien Testament; mais depuis qu'ils ont embrassé la foi, ils n'ont plus besoin de pédagogues, comme l'on n'en donne plus aux lenfants quand une fois ils ont atteint l'age viril : At ubi venit fides, jam non sumus sub pedagogo.

PENTURE. Vovez, ci-après Représentation.

Pélican, pelicanus, L'auteur du Commentaire sur les Psaumes, qui porte le nom de saint Jérôme, dit qu'il y a deux sortes de pélicans : l'un demeure sur les caux, et se nourrit de poissons ; l'autre demeure dans les déserts, et se nourrit de serpents et d'autres reptiles. Eusèbe dit que le pélican a une tendresse particulière pour ses petits. Il place ordinairement son nid sur un rocher escarpé, afin que les serpents n'y puissent monter; mais le serpent, ennemi de cet oiseau, observe le vent, et, lorsqu'il porte vers le nid du pélican, il y darde son venin, et tue les petits. Le pélican, pour lui rendre la vie, s'élève au-dessus des nues, et, se frappant les côtés avec ses ailes, en fait sortir du sang, lequel, tombant à travers les nues dans son nid, rend la vie à ses petits. Saint Augustin et saint Isidore de Séville observent la même chose, quoique avec quelque différence. Ils veulent que le pélican se tire du sang à coups de bec, et qu'en arrosant sa nichée, il lui rende la vic. Mais on peut philosophie.

Le terme hébreu kaath, que les Septante ont rendu par pelicanus au Psaume ci, 7; et Levit, xi, 18, est traduit en d'autres endroits par mergalus, un plongeon, comme Deut. xiv, 17; ailleurs, par des oiseaux, comme Isaie, xxxiv, 11; et ailleurs, par des lions, comme Sophon. II, 14. S. Jérôme l'a rendu par onocrotalus, Lévit. xi, 18; Isaïe, xxxiv, 11, et Sophon. II, 14. D'autres entendent sous ce nom le butor, ou le héron, on le cygne, ou la huppe, ou le coucou. Bochart croit que le terme hébreu kaath signifie le pélican, oiseau aquatique, qui se remplit, dit-on, le jabot de coquillages, qu'il vomit ensuite pour en tirer le poisson, lorsque la chaleur de son estomac les a fait entr'ouvrir. Kaath vient de kaah, qui signifie vomir.

PENTAPOLE. On donne ce nom aux cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboim et Ségor. Elles étaient toutes cinq condamnées à une perte entière ; mais Loth obtint la conservation de Ségor, autrement appelée Bala. Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboim birent consumées par le fen du ciel ; et en la place où elles étaient situées se forma le lac Asphaltite, ou fe lac de Sodome.

Pentatenous. Ce terme est tiré du grec, et signifie. à la lettre, le recueil des cinq instruments ou des cinq livres de Moïse, qui sont la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Nous avons parlé de chacun de ces livres sous leurs articles.

Pentecore. Ce terme est pris du grec pentécosté qui signifie cinquantième, parce que la fête de la Pentecôte se célébrait le cinquantième jour après le 16 de nisan, qui était le second jour de la fête de Paque. Les Hébreux l'appellent la fête des Semaines, parce qu'on la célébrait sept, semaines après la Pàque. On y offrait les prémices des moissons du froment, qui s'achevaient alors. Ces prémices consistaient en deux pains levés, de deux assarons de farme on de trois pintes de farine chacun. Outre cela on présentait au temple sept agneaux de l'année, un veau et deux béliers, pour être offerts en holocauste; deux agneaux en hosties pacifiques, et un bouc pour le péché. On ne trouve pas dans le texte de l'Écriture, ni dans Josèphe, que la Pentecôte ait eu une octave, quoiqu'elle fût une des trois solennités où tous les mâles devaient paraître devant le Seigneur. Outre les victimes ordonnées au Lévitique, chap. xxIII, 18, 19, pour être offertes le jour de la Pentecôte, on offraît aussi deux veaux et un bélier en holocauste, sept agneaux en hosties pacifiques, et un bouc pour le péché. (Voyez Nomb. xxviii, 27.) Josephe joint toutes ces victimes ensemble. Antig. 1. III. c. 10.

La fête de la Pentecôte était instituée parmi les Juifs, 1º pour obliger les Israélites à venir au temple du Seigneur, et pour y connaître son domaine absolu sur tout leur pays et sur leurs travaux, en lui offrant les prémices de leurs moissons; 2º pour faire mémoire, et pour lui rendre leurs actions de grâces de la loi qu'il leur avait donnée à Sinaï à pareil jour, qui était le cinquantième après leur sortie d'Égypte.

L'Église chrétienne célèbre aussi la fête de la Pentecôte cinquante jours ou sept semaines après la Pâque ou la résurrection de notre Sauveur.

Perpition, perditio. Ce terme se dit d'ordinaire d'une mort funeste, et envoyée de Dieu pour punir le crime. La perdition se met aussi pour l'enfer, pour le lieu où les méchants expient dans des tourments éternels leurs crimes passés.

Perdition se prend aussi le plus souvent pour une simple perte; par exemple : Ut quid perditio ista unquenti facta est.

PERBRIX. La perdrix est un oiseau excellent à manger, dont le vol est bas et de peu d'étendue. Les perdrix grises sont les plus communes, les rouges sont les plus grosses. Il y a des perdrix blanches dans les Alpes, qui sont velues par les pieds. S. Augustin dit que la perdrix est un animal querelleur, et qui nime la contention. On emploie pour la prendre cette même inclination qui la porte à contester ; elle se jette avidement par-là dans les filets de l'oiseleur : Perdix nimis contentiosum animal, notum est quantà aviditate ipsius contentionis currat in laqueum. Il lui compare les hérétiques qui aiment à contester, et qui veulent I mée autrefois mater perularum.

l'emporter dans la dispute pour séduire les simples.

D'autres croient que le terme hébreu koré, qu'on a traduit par une perdrix, signifie plutôt un coucou, Koré signifie celui qui crie. Le coucou n'est guère connu que par son cri. On dit qu'il couve ce qu'il n'a point pondu ou qu'il pond ses œufs dans le nid d'un autre oisean. Cela revient assez à ce que dit Jérémie. Rien n'est plus incertain que la signification des noms hébreux des oiseaux. On n'a point d'autre preuve que l'hébreu koré signifie une perdrix que le témoignage des Sentante, qui le rendent ainsi. Bochart croit qu'il signifie plutôt la bécasse, rusticula.

Père, pater. Ce nom , outre sa signification ordinaire de père immédiat, se prend aussi dans le style de l'Écriture pour l'aïeul, le bisaïeul, ou même l'auteur et le premier père d'une famille, quelque éloigné qu'il soit de ceux qui parlent. Par exemple, les Juis du temps de Notre-Seigneur, et ceux d'aujourd'hui, et ceux qui vivront jusqu'à la fin des siècles, se qualifieront fils d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, Nabuchodonosor est nommé père de Balthasar, quoique Balthasar ne fût que son petit-fils. Jésus-Christ est nommé fils de David, quoique David fût éloigné de lui de tant de

Père se prend aussi pour l'instituteur, le maître de ceux qui sont d'une certaine profession. Jabel fut le père de ceux qui vivaient à la campagne dans des tentes, et qui faisaient métier de conduire des troupeaux. Jubal fut père de ceux qui jouaient des instruments de musique, de la cithare et de l'orgue, ou de la flûte. etc.

Père est un terme de respect que les inférieurs donnent souvent à leurs supérieurs, et les serviteurs

On dit qu'un homme est le père des pauvres et des orphelins, lorsqu'il prend soin de leurs nécessités, qu'il est touché de leurs misères, qu'il pourvoit à leurs

Dans les saintes Écritures, père signifie quelquefois prédécesseur. C'est ainsi que Bénadad appelle Baasa père d'Achab, dont il n'était que le prédécesseur. (Voy. Rois, xx. 54.)

Les Orientaux de toutes les classes donnent le titre de père à ceux qu'ils respectent particulièrement, et dont ils ont coutume de suivre les conseils. C'est ainsi que Joseph était qualifié père de Pharaon, et Aman père d'Assuérus. Le sultan renvoie quelquefois les ambassadeurs étrangers à son père, appelant ainsi son premier ministre.

Perle (1). Les Arabes, les Persans et les Turcs se servent du mot merovaride pour signifier des perles. Le terme margarites ou margarita, dont se servent les Grecs et les Latins, semble venir de là. Les perles naissent dans la mer et dans des coquillages; les plus belles perles se pêchent dant le golfe Persique, nommé

(1) Les perles sont une concrétion composée de carbonate de chaux et de matière animale, qui se forme dans plusieurs espèces de coquillages, et en particulier dans l'avicule, qu'on a pour cette raison nom-

1153 aujourd'hui la mer du Catif, à cause de la ville de Catif qui se trouve sur ses bords : on en pêche dans l'île de Kis et sur la côte de Barein, ainsi nommée à cause le la ville de ce nom qui est située sur les côtes d'Arabie. Comme l'Idumée et la Palestine ne sont pas éloignées de cette mer, il n'est pas étonnant que les perles aient été si connues de Job et des Hébrenx.

PHA

Peste. Dans le langage des Hébreux comme dans les autres langues, le nom de peste se met pour toutes sortes de maladies et de fléaux ; il répond à l'hébreu deber, qui signifie proprement la peste, et qui s'étend aussi aux autres maladies épidémiques et pestilentielles : d'ordinaire les prophètes joignent le glaive, la peste et la famine, comme trois mots qui ne vont guère l'un sans l'autre, en prenant le nom de peste dans l'étendue que nous venons de marquer (1).

PEUPLE. C'est l'usage des Hébreux de mettre le verbe au pluriel avec le mot peuple, qui est un nom collectif.

Pharaon, nom commun des rois d'Égypte.

PHARISIENS. La secte des pharisiens était l'une des plus anciennes et des plus considérables qui fussent parmi les Juifs. On n'en sait pas exactement l'origine.

On voit par plusieurs endroits de Josèphe, qu'ils étaient en crédit longtemps avant Hérode, sous les règnes d'Hircan, d'Alexandre Jannée, et de Salomé,

Les pharisiens tirent leur nom d'un mot hébreu qui signific division ou séparation, parce qu'ils se distinguaient des autres Israélites , par une manière de vie plus exacte dont ils faisaient profession. Ils donnaient beaucoup au destin ou à la fatalité, et aux décrets éternels de Dieu, qui a ordonné toutes choses avant tous les temps. Josèphe, qui était pharisien, nous apprend que les sentiments de cette secte approchaient assez de ceux des stoïciens ; qu'ils ne donnaient pas tout au destin, mais qu'ils laissaient à l'homme la liberté de faire ou de ne pas faire le bien ; de manière que leur sentiment sur la fatalité ne ruinait pas le libre arbitre, comme S. Épiphane semble l'avoir cru. Il ajonte qu'ils étaient fort adonnés à l'astrologie, comme si, par la considération des astres, ils eussent eru pouvoir parvenir à la connaissance des secrets de la Providence

La secte des pharisiens était très-nombreuse et trèsétendue. La réputation qu'ils s'acquirent par leur savoir et par la régularité de leur vie les rendit d'assez bonne heure redoutables aux rois mêmes. Alexandre Jannée, roi des Juifs, avait été toute sa vie fort mal avec les pharisiens, et souvent il eut lieu de s'en repentir. En mourant il dit à son épouse, que si elle

(1) Pendant une période de plus de trois mille ans. l'Egypte a été, comme le dit Hérodote, l'une des contrées les plus saines de la terre. Deux maladies seulement, l'éléphantiase et l'ophthalmie, en affligeaient les habitants. Quant à la peste qui la désole aujourd'hui , elle ne la connaissait pas. (E. PARISET, Mémoire sur les Causes de la Peste, et sur les moyens de la

voulait régner heureuse, il fallait qu'elle gagnat les pharisiens. Elle suivit cet avis; et les pharisiens, profitant de l'occasion, se rendirent maîtres du gouvernement, et la reine les laissa disposer de tout à leur fantaisie.

Lorsque Jésus-Christ parut dans la Judée, les pharisiens y étaient dans un grand crédit parmi le peuple, à cause de l'opinion que l'on avait de leurs lumières, de leur bonne vie, et de leur exactitude dans l'observance de la loi. Ils jeûnaient beaucoup, faisaient de longues prières, pavaient exactement la dîme, distribuaient de grandes aumônes. Mais tout cela était corrompu par l'esprit d'orgueil et d'ostentation, d'hypocrisie et d'amour-propre. Semblables à des sépulcres blanchis, ils paraissent beaux au-dehors, pendant qu'au-dedans ils étaient pleins de corruption et de laideur (Matth. xxIII, 17). Ils portaient sur le front et sur le poignet de larges bandes de parchemin où étaient écrites certaines paroles de la loi, et affectaient de mettre aux coins et aux bords de leurs manteaux des houppes et des franges plus longues que celles du commun des Juifs , pour se faire distinguer par-là comme plus grands observateurs des lois que les autres.

PHURIM. Aman, fils d'Amadath, de la race d'Agag, ennemi déclaré des Juifs, avait formé le dessein de les perdre, de les tuer, de les exterminer; et il avait nour cela ieté le phur, c'est-à-dire, le sort... Mais Esther entra ensuite chez le roi, le suppliant de rendre vaines les entreprises d'Aman par une lettre, et de faire retomber sur sa tête le mal qu'il avait médité contre les Juifs, Enfin on pendit Aman à une croix, aussi hien que tous ses fils ; c'est pourquoi ces jours ont été appelés Phurim. > (Esdras IX, 24-26.)

Les Juifs célébrent encore cette fête le 14 du mois d'adar; et si c'est une année embolismique (de treize lunaisons), le 14 d'adar second. Ce mois commence vers l'équinoxe du printemps. A la prière du soir, après le coucher du soleil du 13 et du lendemain matin, on donne dans la synagogue lecture du tivre d'Esther en hébren, qui doit être écrit à la plume sur du parchemin en forme de rouleau, comme les lettres chez les anciens. Chacun doit lire tout d'une haleine les noms des dix enfants d'Aman. Les Juifs se félicitent que celui-ci n'ait pas une famille plus nombreuse ; car il y aurait eu de quoi suffoquer avant d'arriver au bout, Toutes les fois qu'on prononce le nom d'Aman, il se fait un vacarme terrible, comme dans un moulin qui va très-fort. Tous les auditeurs, grands et petits, frappent des pieds ou avec des marteaux et autres instruments contondants sur des images d'Aman pendu à la potence, ou, faute d'image, sur son nom, et même sur tout ce qui se présente, mais à son intention, pour effacer le souvenir de l'Amalécite (Deut. xxv, 19). Après cette expédition, on s'envoie mutuellement des présents de comestibles ; ensuite on fait des festins auxquels on invite ses connaissances et des pauvres. Il est prescrit dans le Talmud, traité Méquilla, fol. 7, verso, de s'enivrer en ce jour jusqu'à ne pas savoir lequel est

digne de bénédiction ou de malédiction, de Mardochée ou d'Aman. La veille de cette fête est un jour de jeune, appelé jeune d'Esther. L'abstinence de toute nourriture s'observe depuis le point du jour jusqu'au soleil couché, et non pendant vingt-quatre heures, comme le dit dom Calmet.

PHYLACTERES. Les Juiss appelaient ainsi certaines pièces qu'ils portent encore en faisant leur prière. Ils les mettent autour du bras en forme de bracelets, et y écrivent certaines paroles de la loi. En hébreu, ces pièces ou bandes se nomment théphillim, c'est-à-dire, instrument de prière. Moise avait ordonné aux Hébreux d'avoir toujours les commandements de Dieu sur leur front comme un ornement, et à leurs mains comme un bracelet (Exod. xm , 16; Deuter. vi , 8; xi , 18). Depuis l'origine de la secte des pharisiens, on commenca de prendre ces paroles à la lettre, et d'attacher à ces bandes de parchemin la vertu chimérique de préserver des maladies et de garantir des insultes du démon : d'où leur vint le nom grec de phulactères, qui signific préservatifs.

Piep, Mesure de douze pouces. Les Hébreux n'avaient point proprement cette mesure, car le zereth ou demi-coudée, ne contenait que dix pouces et vingt deux quatre-vingt-neuvièmes.

Piers. Anciennement on lavait les pieds aux étrangers qui venaient de voyage, parce que d'ordinaire ils n'étaient pas chaussés, et ne portaient que des sandales qui ne garantissaient point de la poussière ni de la boue. Saint Paul veut qu'on examine si les veuves qu'on prend pour le service de l'Église ont lavé les pieds des saints, des fidèles. Jésus-Christ, pour nous donner un exemple d'humilité, lave les pieds de ses apôtres, et leur enseigne par là à se rendre les uns aux autres tous les services les plus humbles.

Les pieds, dans le style des auteurs sacrés, se pren nent souvent pour les inclinations, les affections, les penchants, les actions, les mouvements. Conduisez mes pieds dans vos voies; éloignez vos pieds du mal; les pieds de la femme déréglée descendent à la mort; que le pied de l'orgueil ne vienne pas sur moi : Non veniat mihi pes superbiæ. Et ailleurs : J'ai conduit mes pieds dans vos préceptes.

Être aux pieds de quelqu'un se met pour lui obéir être à son service, le suivre.

Les Hébreux, par modestie, expriment quelquefois, sous le nom de pied, des parties que la pudeur ne permet pas de nommer; par exemple, l'eau des pieds signifie l'urine. Couvrir ses pieds, selon l'hébreu, se met pour satisfaire aux nécessités naturelles (4).

Colligere pedes super lectulum, se dit d'un vieillard qui se meurt ; la métaphore est prise d'un homme qui est saisi de froid, et qui se ramasse dans son lit.

Jacob dit à Laban : Le Seigneur vous a comblé de bénédictions à mon piet, c'est-à-dire, comme traduit saint Jérôme, Ad introitum meum, depuis que je suis

(1) En hébreu, le mot pied est souvent mis pour les

venu chez vous, et que j'ai pris la conduite de vos

Être sous les pieds de quelqu'un , lui servir de marche-pied, est une manière de parler figurée, pour marquer la sujétion du sujet au souverain, du serviteur an maître : Omnia subjecisti sub pedibus ejus. Vons avez mis toutes choses sous les pieds de l'homme; Mes ennemis tomberont sous mes pieds, Cadent subter pedes meos; Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à servir de marche pied à vos

Mettre le pied dans un lieu, s'gnifie en prendre possession, s'en rendre le maître : Locum quem calcaverit pes vester, vester erit.

Porter les souliers, ou délier les courroies des souliers de quelqu'un, c'est lui rendre les services les plus bas (Vovez Matth, m. 41: Marc. 1, 7: Luc. 11, 16.)

Marcher droit dans une affaire, se conduire avec sincérité, sans détours, sans déguisement, est opposé à ce que l'Écriture appelle clocher de deux côtés, usquequò claudicatis in duas partes? et dans les Psaumes : Filit alieni claudicaverunt à semitis suis.

La nudité des nieds était une marque de denil (1): Vous gémirez dans le silence, dit Dieu à Ézéchiel : Vous ne ferez point de deuil à l'ordinaire ; vos souliers seront en vos pieds, etc. Cétait aussi une marque de respect : Déliez les souliers de vos pieds, car le lieu où rous êtes est un lieu saint. Les rabbins enseignent que les Juifs et les prêtres étaient nu-pieds dans le temple.

Job dit qu'il était le pied du boîteux et l'ail de l'aveugle; qu'il conduisait l'un et soutenait l'autre. Il dit silleurs que Dieu a mis un lien à ses pieds, et qu'il a observé toutes ses démarches, comme un oiseau ou un autre animal qu'on conduit par le pied attaché à une ficelle ou à une corde, et qui ne peut faire la moindre démarche qu'au gré de celui qui le guide.

Laver ses pieds dans l'huile ou dans le beurre marque une abondance de toute sorte de biens. Laver ses pieds dans le sana des vécheurs, en tirer une vengeance éclatante, en répandre le sang par ruisseaux.

L'insensé parle du pied, dit Salomon : Annuit oculis, terit pede. L'hébreu: Loquitur pede, il gesticule des pieds et des mains en parlant. Les anciens sages blàmaient beaucoup ces trop grands gesticulateurs qui parlent de tous leurs membres. Ézéchiel reproche aux Ammonites d'avoir frappé des mains et des pieds en signe de joie en voyant la désolation de Jérusalem et du temple. Ailleurs il marque les mêmes mouvements pour des signes de douleur, à cause de la ruine

Les femmes juives portaient des anneaux précieux

(1) Les Juis modernes ont conservé la coutume de rester nu-pieds pendant leur grand deuil, et quand ils veulent donner des signes d'une profonde affliction, comme en assistant à l'oraison funèbre de quelque rabbin ou d'un autre Juif de marque, et le jour des exorganes sexuels, de même que la soif du gosser pour piations, pour exprimer le regret qu'ils ont de laurs péchés. la maison; les pauvres allaient presque toujours pieds aus, même en voyage. Mais pour l'ordinaire on se Sauliers et Chaussure.

1157

Pierres. Nous avons parlé, autant que l'occasion s'en est présentée, des diverses pierres précieuses dont il est fait mention dans l'Écriture. Tout ce que l'on trouve sur cette matière, dans les commentateurs, est très-peu assuré, parce que ni les Juifs ni même les anciens interprètes grecs ne paraissent pas avoir assez connu la propre signification des termes de l'original. Louis-de-Dieu en a traité exactement dans son commentaire sur l'Exode, chap. xxviii, 17 et suivants; | listins. et Braunius : de Vestitu sacerdotum Hebræorum, liv. II. chap. 8, 9, 10 et suiv. Voyez aussi François de La Rue, de Gemmis. Voici les noms des pierres précieuses dont il est parlé dans l'Exode (xxviii, 17, 18, 19, 20), et qui étaient dans le rational du grand - prêtre. On pourra les chercher chacune sous son article par-

- 1. La sardoine. L'hébreu, odem. Elle était inscrite du nom de Ruhen
- 2. La topaze. L'hébreu, pithera. Le nom de Siméon v était gravé.
- 3. L'émeraude. L'hébreu, barecheth. La tribu de
- 4. L'escarboucle. L'hébreu, nophech. La tribu de
- 5. Le saphir. L'hébreu, sapphir. La tribu de
- 6. Le jaspe. L'hébreu , jahalom, La tribu de Neph-
- 7. Le ligure. L'hébreu, leschem. La tribu de Gad 8. L'agate. L'hébreu, schebo. La tribu d'Ascr.
- 9. L'améthyste. L'hébreu, achelamah. La tribu
- 10. La chrysolithe. L'hébreu, tharsis. La tribu de Zabulon.
- 11. L'onyx. L'hébreu, schonem. Le nom de Jo-
- 12. Et le bérille. L'hébreu, jaspe. Le nom de Ben-

Sur les deux épaules du grand-prêtre étaient deux pierres nommées dans l'hébreu sohem, dans la Vulgate ongx, dans les Septante des émerandes. Nous croyons que c'est la vraie signification du terme hébreu

Saint Jean, dans l'Apocalupse, nous parle de la nouvelle Jérusalem, épouse de l'agneau, dont les fondements étaient des pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de chalcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de bérille, le neuvième de topaze, le dixième de chrysophrase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

On peut ajouter à ces pierres précieuses la pierre

Les hommes étaient ordinairement pieds nus dans # 6, que l'on traduit ordinairement par un marbre blanc

Il est aussi parlé dans l'Écriture de diverses pierres chaussait quand on se mettait en campagne. Voyez ou rochers remarquables par quelques événements particuliers. Par exemple:

La pierre du désert. C'est la ville de Pétra. Voyez

La pierre de division. C'est le rocher où David et ses gens étant assiégés par Saül, on vint dire à ce prince que les Philistins avaient fait irruption dans le pays, ce qui l'obligea d'abandonner son entreprise.

La pierre d'Étan. Rocher dans lequel Samson demeura caché pendant qu'il faisait la guerre aux Phi-

La pierre ou le rocher d'Oreb, où Gédéon fit mourir Oreb, prince de Madian.

La pierre d'Odollam, Rocher où il v avait une caverne, dans laquelle David se retira, I Par. xi, 15. La pierre d'Ezel, ou le rocher près duquel David devait attendre la réponse de son ami Jonathas, I Rois

La pierre du secours. C'est le lieu où les Philistins prirent l'arche du Seigneur.

La pierre angulaire. C'est celle que l'on met à l'angle du bâtiment, soit qu'on l'explique de celle qui se met au fondement de l'édifice, ou de celle qui se met au haut du mur. Jésus-Christ est la pierre angulaire qui a été rejetée par les Juifs, mais qui est devenue la pierre angulaire de l'Église, et la pierre qui réunit la synagogue et la gentilité dans l'union d'une même foi. d'un même baptême, d'une même Église.

La pierre de Zohaleth était, disent les rabbins, une pierre qui servait aux exercices des jeunes gens, qui éprouvaient leurs forces à la lever, à la rouler, ou à la jeter; car on ne convient pas tout-à-fait de son usage. Voyez aussi Zach. x11, 3, une pierre d'épreuve. La pierre de Bohen, ou Aben-Bohen, est marquée dans Josué xv, 6; xvin, 47.

Les Hébreux donnent quelquefois le nom de pierre ou de rocher aux rois, aux princes, à Dieu même, Joseph, dans l'Égypte, devint la pierre d'Israel.

Ils donnent encore le nom de pierre aux poids dont ils se servaient dans le commerce : Ayez des pierres de justice, des poids justes : N'ayez pas deux sortes de pierres, une grande et une petite; c'est-à-dire, deux sortes de poids. La pierre du roi, c'est-à dire, le poids du roi. (II Rois xiv, 26.) Voyez aussi Prov. xvi, 41; xx, 10, 25, et Mich. vi, 11, une pierre de fraude, c'est-à-dire, un poids faux.

Ils appellent une grosse grêle des pierres de grêle, (Voyez Isaie, xxx, 30.)

Pierre de Jacob. C'est la pierre qui lui servit de chevet allant en Mésopotamie, et sur laquelle il répandit de l'huile par une espèce de consécration, parce qu'il devait y ériger un autel au Seigneur après son retour. En effet, il vint y rendre ses vœux et offrir ses sacrifices, lorsqu'il fut de retour de ce pays. C'est de cette pierre, que Jacob ofgnit, que les pasens do sie, ede ou sais, marquée 1 Par. xxix, 2, et Feth. 1, prirent la coutume de répandre de l'huile sur certaines pierres qu'ils adoraient. Saint Clément d'Alexandrie I tête de quelques Barbares enterrés depuis plusieurs assure qu'ils rendaient un culte religieux à ces sortes de pierres. Arnobe avoue qu'il était tombé lui-même dans ce genre d'idolâtrie avant qu'il eût embrassé le christianisme : Si quando conspexeram lubricatum lavidem, et ex olivi unquine lubricatum, tanquam inesset vis præsens, adulabor, affabar.

Les anciens Phéniciens appelaient béthulées les pierres qui étaient consacrées au culte divin. Sanchoniathon en attribue l'invention au dieu Cœlus ; i dit que ce sont des pierres vives et animées : on en vit fort longtemps aux environs du mont Liban. Asclépiade en marque près d'Héliopolis en Syrie, et Damascius dit qu'il en a vu en l'air et en mouvement : on leur attribuait des oracles, et la présence de quelque déité ou de quelque génie qui les animait. Quelques-uns de ces béthules étaient consacrés à Saturne, d'autres au soleil ou à d'autres divinités. Hésychius dit que les poêtes appellent béthules la pierre que Saturne dévora en la place de son fils Jupiter. Je ne doute pas que ces noms de béthules et béthulées ne soient dérivés de Péthel, où Jacob oignit une pierre en l'honneur du vrai Dieu.

Pierre de foudre (1). Nous croyons que la pierre gabisch ou algabisch, dont il est parlé dans Job et dans Ézéchiel, est la pierre de foudre. Les anciens connaissent les pierres céraunies ou de foudre, et en font grand cas. Job met la pierre de gabisch entre les pierres de prix; et Ézéchiel dit que le Seigneur accablera les méchants par une pluie impétucuse, qu'il les écrasera par la pierre de gabisch. De la manière dont Pline en parle, c'était des pierres noires ou rouges avant la forme d'une cognée. Anselme de Boot ditqu'on en montre dans les cabinets des curieux, qui ont la forme d'une hache, d'un soc de charrue, d'un marteau, d'un maillet ou d'un coin; que leur substance est pareille à celle de nos pierres à fusil ; que leur couleur n'est pas uniforme ; qu'elles sont percées pour la plupart, et semblent avoir servi à divers usages de la guerre, ou de la vie champêtre.

Ces remarques nous font croire que ces prétendues pierres de foudre ne sont autre chose que des pierres dont les anciens se servaient au lieu de fer ou d'acier, pour labourer, pour s'armer, pour attaquer et pour se défendre : on voit des haches, des couteaux, des socs de charrues de ces sortes de pierres. Les anciens Hébreux se servaient de couteaux de pierre pour la circoncision. Les Galles, prêtres d'Isis, s'en servaient de même pour se couper. Hérodote dit que les Éthiopiens armaient leurs flèches par le bout d'une pierre fort dure. Les haches de pierre, qu'on trouva sous la

(1) C'est ainsi qu'on appelait autrefois les pierres tombées de l'atmosphère : on a un assez grand nombre d'exemples de leur chute pour ne plus la révoquer en doute. Toutes ces pierres, nommées aujourd'hui aérolithes, contiennent une assez grande quantité de fer, de la silice, de la magnésie, du chrome, du soufre et du nickel; elles tombent à la suite d'une violente explosion d'un corps enflammé.

siècles dans un village près d'Évreux, étaient de pierre et il y en avait d'une très-belle jade. Il n'est donc pas étonnant qu'on en fit du cas, et qu'on les mit au rang des pierres précieuses.

PLA

On attribue encore aujourd'hui à ces pierres de foudre des effets extraordinaires. Pline dit que les mages des Perses recherchaient avec grand soin une sorte de pierre de foudre qui était fort rare, et dont ils se servaient dans leurs opérations. C'est, dit-il. celle qui tombe avec la foudre. Locatus parle de deux autres espèces, à l'une desquelles on attribuait la vertude prendre des villes, et à l'autre de battre les armées navales. Ces pierres se trouvent aujourd'hui assez communément dans la Picardie, dans la Germanie et dans les pays des Moriens.

Mais les vraies pierres de foudre sont différentes

Dans la langue syriaque, qui est celle que Jésus-Christ parlait, il n'y a point de différence de genre, comme il v en a en latin et en français entre Petrus, qui est le nom propre de Pierre, et le nom commun petra, qui signifie une pierre; en sorte que, dans la langue syriaque. l'allusion est plus naturelle et plus simple lorsque Jésus dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je batirai mon Église. (Saint Matth. XVI,

PIGEON, Voyez l'article Colombe.

PISCINE PROBATIQUE, piscine où on lavait les brebis et les moutons que l'on devait immoler dans le temple. Probatique vient du grec probaton, une brebis.

PLAGIABE, S. Paul, écrivant à Timothée, met les plagiaires avec les plus grands scélérats. Le nom de plagiaire, en cet endroit, marque le vol d'un homme libre que l'on vend pour esclave. On donnait le même nom de plagiaires à ceux qui achetaient ou retenaient un homme libre. Ainsi Joseph fut vendu pour esclave par ses propres frères. C'est la plus grande injure et le plus grand tort que l'on puisse faire à un homme que de lui ravir sa liberté. On a étendu le nom de plagiaires à ceux qui s'approprient les ouvrages d'autrui, qui les copient et les donnent pour leurs propres

PLAIE. Le terme latin plaga se prend quelquefois pour un côté: plaga orientalis, le côté de l'orient; ad australem plagam Cerethi, au midi des Céréthiens, ou des Philistins : plaga maris, le côté de la mer Méditerranée, c'est-à-dire, l'Occident.

Plaga, dans le sens de plaie, signifie blessure, châtiments, fleaux envoyés de Dieu, ou malheurs causés par les hommes.

PLANÈTE. On nê trouve point le nom de planète dans l'Écriture. Je ne sais si les anciens Hébreux distinguaient Vénus, Jupiter, Mercure, Saturne et Mars des étoiles fixes. Après le soleil et la lune, ils mettaient tous les autres corps célestes et lumineux au rang des étoiles. Voyez ci-devant l'article Étoiles.

PLATANE (1), platanus. L'hébreu harmon, que les m Septante et S. Jérôme traduisent par un plane, dans la Genèse, est rendu par des châtaigniers chez les nouyeaux interprètes qui suivent d'ordinaire les rabbins. Dans Ezéchiel, les Septante le traduisent par des sapins, tant il est vrai que l'on n'a presque rien de certain sur la signification des noms d'arbres marqués dans le texte hébreu. On peut voir J.-H. Ursin, Arboretum biblicum.

PLÉIADES. Les Pléiades sont sept étoiles au derrière du taureau, qui paraissent au commencement du printemps. Job parle des Pléiades et des Hyades, qui sont sept autres étoiles à la tête du taureau, et qui désignent l'orient et le printemps. L'hébreu lit chima. Pourrezvous lier les délices du chima? Pourrez-vous empêcher que les Pléiades ne'se lèvent en leur saison? Il leur donne le nom de délices du chima, à cause des agréments du printemps. S. Jérôme a traduit chima par hyadas, Job ix, 10, et par pleiadas, Job xxxviii, 51, et dans Amos, par Arcturus, la queue de l'Ourse. Aquila traduit quelquefois de même. L'Ourse était au fond du septentrion; et chima signifie plutôt les Pléiades.

LEURER. Les anciens Hébreux pleuraient et faisaient éclater leurs douleurs dans le deuil et dans l'affliction. Ils ne faisaient pas consister le courage et la grandeur d'âme à paraître insensibles dans l'adversité, et à retenir ses larmes. Ils se livraient aux mouvements de la nature, et n'avaient pas honte de témoigner leur douleur par les larmes. Cela paraît dans toute l'Écriture. Les héros, dans Homère, en usent de même. On regardait aussi comme un grand malheur de n'être pas plaint dans ses funérailles : L'impie sera enterré sans que ses veuves le pleurent, dit Job. Et le Psalmiste, parlant de la mort des prêtres Ophni et Phinéès, relève comme un grand malheur que leurs veuves ne les pleurent point. Dieu défend à Ézéchiel de pleurer et de faire le deuil de son épouse, pour marquer que les Juifs scront réduits à de si grands maux, qu'ils n'auront pas même la liberté de se plaindre et de pleurer.

Pleureurs; pleureuses. Les anciens Hébreux avaient des pleureurs et des pleureuses à gages dans les funérailles. Voyez ce que dit le Seigneur dans Jérémie': Alles chercher des pleureuses, et qu'elles viennent. Enroyez quérir des femmes qui sachent faire des lamentations, et qu'elles se hâtent ; qu'elles commencent leurs lamentations sur le malheur de Sion. Et Amos : On ne verra que deuil dans toutes les places, et partout on n'entendra que malheur, et, hélas! ils appelleront les pleureurs pour pleurer, et ceux qui savent faire les lamentations pour le deuil. Tous les pleureurs et pleureuses d'Israel chantaient autrefois les lamentations que Jérémie avait composées sur la mort du pieux roi Josias. Les docteurs Juifs enseignent que dans les funérailles d'une mère de famille, le mari doit avoir au moins deux joueurs d'instruments, outre la pleureuse à

(1) Plane ou platane, genre de la famille des amen-

Il parait, par l'Évangile, que quand on rencontrait une pompe funèbre, on devait mêler ses pleurs et ses chants lugubres à ceux qui pleuraient : Nous avons joué de la flute, et vous n'avez point dansé; nous avons pleuré, et vous n'avez point pris de part à nos lamentations. Jésus, fils de Sirach, insinue que le convoi du mort et les pleureurs faisaient le tour de la place , l'homme ira dans la maison de son éternité (dans le tombeau), et les pleureurs feront le tour de la place. Et le prophète Zacharie, décrivant un deuil célèbre, dit que les familles iront séparément par bandes faire leurs lamentations, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Les prophètes ont accoutumé, après avoir annoncé le malheur d'un pays et d'une nation, de composer un cantique lugubre, comme pour être chanté par les pleureurs et les pleureuses au jour de l'événement. Voyez Jérém. IX, 10, 18, 20; Ézéch. XXVI, 17; xxvii. 4 : xxxiii. 2. etc.

PLONB, métal. Du temps de Jérémie on se servait du plomb pour séparer et purifier les métaux dans le creuset. Voyez Jérém. vi, 29.

PLUIE. Il semble, par quelques expressions de l'Écriture, que les anciens Hébreux concevaient que les pluies venaient de certains grands réservoirs qu'ils supposaient être au-dessus des cieux, et que Moise appelle les eaux supérieures, opposées aux eaux inférieures , qui sont celles de la mer. Par exemple , Moise dit qu'au temps du déluge les eaux ne tombèrent pas à l'ordinaire, mais que les cataractes du ciel furent ouvertes. Voyez aussi Psaum. xxxII, 7; xII, 8. Osée dit que dans les temps de sécheresse, les nues crient vers le Seigneur, et le prient de faire couler dans elles les eany qu'il tient dans ses trésors, ou dans ses réservoirs. En d'autres endroits , l'Écriture nous décrit les nues comme des outres qui se remplissent des eaux que le firmament laisse couler dans leur capacité. Les rosées elles-mêmes viennent de l'abime d'en haut , c'est-à-dire, des eaux supérieures.

Les auteurs sacrés parlent souvent de la pluie de la nouvelle saison, et de la pluie de l'arrière-saison : Imber temporaneus, et imber serotinus. Dabit terræ vestræ pluviam temporaneam et serotinam. Voyez aussi Osée VI, 5. Veniet quasi imber nobis temporaneus et scrolinus. Les rabbins et la plupart des interprètes croient que pluvia temporanea, nommée en hébreu jorah, signific la pluie de l'automne; et que pluvia serotina, en hébreu malkusch, signifie celle du printemps. On sait que les Juifs commençaient leur année en automne ; ce qui donne quelque vraisemblance à l'opinion qui veut que pluvia temporanea signifie la pluie de l'au-

Mais nous croyons au contraire que jorah signifie la pluie du printemps, et malkusch la pluie de l'automne. Dans la Judée, il ne pleuvait ordinairement qu'en deux saisons : au printemps et en automne. Jorah est toujours mise la première, et malkusch la seconde. C'est l'ordre naturel des saisons ; le printemps est avant l'automne. Malkusch dérive du verbe lakasch, qui signific faire la vendange, tarder, différer et re-